

XVIII.^e LETTRE.

AUX BAINS DE SAINT-GERVAIS, 4 Septembre 1826.

À Madame la Comtesse Joly de Fleury,

POUR rejoindre notre char il a fallu redescendre aux bains, et je n'ai point voulu quitter ce charmant village sans le parcourir tout entier. Chemin faisant nous avons rencontré quelques jeunes gens qui paraissaient s'éloigner de leur pays. Mon guide m'apprit qu'ils allaient à Paris pour y faire le métier de commissionnaires. C'est en effet de la Savoie que nous viennent les plus fidèles serviteurs et les ouvriers les plus actifs. Mais comment se peut-il qu'ils abandonnent ces beaux lieux pour chercher, dans une grande ville, une vie pénible et laborieuse? On en cite un assez bon nombre qui rapportent ensuite ce qu'ils ont épargné; et, de retour en Savoie, ils ajoutent à une aisance honnêtement acquise le bonheur d'en jouir dans leur patrie, au milieu des plus beaux sites de l'Europe.

Je vous envoie un joli dessin que Villeneuve a fait de quelques maisons du village : on y voit pour ainsi dire la cime des arbres descendre par degrés dans le gouffre, au fond duquel mugit le Bonnant; mais vous ne pourrez connaître sa profondeur. Nous avons mis près d'une heure à gravir l'escarpement : il nous fallut beaucoup moins de temps pour redescendre, en courant sur les détours d'un sentier plus rapide. La cour des bains nous paraissait d'abord fort petite : les chevaux et les hommes qui s'y trouvaient, recevaient de notre élévation cette apparence d'être microscopiques, que prennent les habitans d'une ville aux yeux de celui qui les regarde du haut d'un clocher élançé dans les airs. Enfin nous voici de retour au milieu des baigneurs et des étrangers : plusieurs se disposent à partir pour Chamouny.

Les piétons s'y rendent quelquefois en franchissant les montagnes qui sont au-dessous de Saint-Gervais. C'eût été pour nous le parti le plus prudent; car je vous ai parlé des menaces que notre hôte de Saint-Martin nous avait faites d'être placés entre la nécessité de revenir passer l'Arve vis-à-vis de son déjeuner et le danger de franchir le pont de Chède, qui ne pouvait manquer, disait-il, de verser ses voyageurs dans le torrent. Mais la fortune protège toujours l'audace, et rien ne détourne d'un déjeuner à faire à trois lieues, comme un déjeuner qu'on a sous la main : celui que nous venons de prendre à Saint-Gervais ne me permet plus de calculer que l'ennui du grand détour qu'il faudrait faire pour parvenir à un point qui est presque vis-à-vis l'endroit où nous allons sortir de la gorge du Bonnant. D'ailleurs je viens de

recruter d'autres voyageurs non moins osés : nous passerons de compagnie ; et, quoiqu'il soit plus périlleux de faire peser sur un pont en ruines deux voitures qu'une seule, le danger s'affaiblit en apparence de tout ce qu'il gagne en réalité. On dirait qu'en augmentant le nombre de ceux qui s'y exposent, on déploie contre lui des forces plus imposantes : l'on raisonne pour éviter une chute, comme s'il s'agissait d'attaquer un ennemi ou de se défendre contre une troupe de brigands, et l'on part avec sécurité. Adieu ; le premier char roule déjà, et je m'élance dans le second. Je suis, etc.

XIX.^E LETTRE.

SERVOZ, 4 Septembre 1826.

A la M^{me}.

JE ne veux pas que vous puissiez penser qu'en s'écroulant sous nos pas le pont de Chède a mis fin à mon attachement pour vous. Nous nous en sommes bien tirés. Sa surface inclinée nous a laissé quelques points d'appui, et les chars eux-mêmes, dégagés de leurs poids, ont franchi l'Arve sans qu'une violente métamorphose en ait fait des nacelles chavirées.

Le village de Chède est par lui-même assez peu de chose : ses habitations ont une apparence de pauvreté que l'aspect de la population confirme pleinement. Je crois en effet qu'il n'y a dans ce lieu d'autres propriétaires que ceux de la cascade, et qu'elle appartient par indivis à tous à la fois. Rien de plus insupportable que cet impôt que la mendicité prélève sur l'admiration ; cela vous arrache si désagréablement à la contemplation de la nature. Plus de solitude ! plus d'illusion ! A peine êtes-vous descendu de voiture, qu'une multitude de petits guides déguenillés s'empresse à vous conduire vers la chute d'eau. En avez-vous choisi un, tous les autres vous suivent en troupe. Les hommes et les femmes s'y joignent bientôt, ou bien ils vous attendent au bord de chaque fossé, aux limites de chaque champ ; et quand vous franchissez la moindre rigole, une planche se trouve sous vos pieds, et tout aussitôt on vous crie : *Monsieur, c'est ma planche*. Votre monnaie a-t-elle répondu à l'avertissement, une autre voix vous dit : *Monsieur, c'est mon champ*. Vous achetez votre droit de passage au moyen de tout ce qui vous reste d'argent menu. Enfin vous voilà près de la cascade ; vous l'admirez : et sa double gerbe, son élévation au-dessus de votre tête, sa profondeur sous vos pieds, vous absorbent dans une contemplation qui va devenir délicieuse. *Monsieur, ce banc sur lequel vous êtes assis, je l'ai fait faire, afin que vous pussiez mieux jouir de la vue ; donnez pour ce banc.....*